

Yves Citton

Préface à *Tueries* de Franco Berardi

Le nouvel ouvrage de Franco Berardi est aussi inquiétant que le monde dans lequel nous vivons. Il en esquisse une description d'une noirceur terrifiante ; il en articule une analyse socio-économique pénétrante et implacable ; il en tire des leçons politiques aussi stimulantes qu'inconfortables.

Ce petit livre vif et séduisant, qui traite de sujets omniprésents dans nos actualités, condense une longue vie d'activisme, de mobilisation, de philosophie et d'écriture, qui a mené Franco 'Bifo' Berardi sur les tribunes et dans les maisons d'édition du monde entier, depuis la Bologne des années 1970, où il animait la légendaire Radio Alice du mouvement autonomiste¹, jusqu'aux campus nord-américains, où sa pensée est de mieux en mieux connue et de plus en plus active. Son écriture nerveuse, son talent poético-politique, son ancrage dans le concret, sa radicalité théorique, son audace intellectuelle se réunissent ici, sous forme condensée, pour tirer une radiographie sans merci d'un capitalisme qu'il dépeint comme absolutiste et terminal. Comprendre comment ce capitalisme nous tue les uns (par) les autres, comment ses étendards de liberté induisent un asservissement généralisé et mortifère, comment l'impasse où il nous conduit à très grande vitesse recèle (peut-être) une ligne de fuite tout au fond du tunnel – voilà son enjeu, proprement incontournable.

Un livre horrible

L'ouvrage qu'on tient en main s'inscrit dans la filiation des *livres noirs* (sur les crimes du colonialisme, du stalinisme, de l'industrialisme). En première approche, il se présente comme un répertoire de ces super-criminels que sont les tueurs fous déboulant dans une école, une université, un cinéma, pour décharger leurs mitraillettes sur leurs prochains, avant de se faire exécuter dans un déchaînement de violence « anti-terroriste ». Tout part d'une enquête (explicitement morbide) sur les sales histoires associées à ces noms propres que nous avons tous (eu) en tête : Columbine High School, Virginia Tech, Anders Behring Breivik, James Holmes. Qui sont donc ces « monstres » que nous avons parmi nous – ou faut-il dire *en* nous ? Qu'ont-ils fait, qu'ont-ils dit ? Comment et pour quoi (plutôt que pourquoi) ?

À cette série de meurtres en série, Franco Berardi accole des données statistiques qui la transforment en série de *suicides en série* : 22 anciens combattants de l'armée américaine se donnent la mort chaque jour ; tant d'employés se sont jetés depuis les fenêtres de Foxconn en Chine que la firme a installé des filets pour retenir leur chute mortelle ; le nombre de suicides a été multiplié par quatre en Corée du Sud pour s'élever aujourd'hui à 28,4 sur 100 000 habitants ; 250 000 paysans indiens ont mis fin à leurs jours au cours des vingt dernières années (harcelés par les dettes contractées au plus grand profit de Monsanto) ; 700 000 Japonais se font hikikomori, se coupant complètement d'un monde devenu invivable. Sur ce fond statistique qui révèle des suicidés en masse, anonymes et invisibles, les quelques personnalités de « tueurs de masse » dont nous connaissons les noms font figure de révélateurs : leurs sinistres « exploits », exaltés à la Une de nos médias de masse spectacularisent la pulsion de mort que la société du spectacle capitaliste nourrit sourdement au sein de chacun(e) de nous.

Derrière les cas toujours particuliers, Franco Berardi tire vers la lumière une obscure dynamique qui relève bien moins de l'exploit ou du délire individuels que de la logique systémique

¹ Voir l'ouvrage du Collectif A/traverso, *Radio Alice, Radio libre*, Paris, Éditions Jean-Pierre Delarge, 1977, préface de Félix Guattari.

de ce qu'il avait baptisé, dès le début des années 2000, « la fabrique de l'infélicité »². Originellement parti en quête de la « densité métaphorique des actes de violence », il en arrive rapidement à faire de la psychopathologie des différentes folies meurtrières « non plus la métaphore mais l'élément crucial des cycles économiques » imposés sous l'égide du capitalisme globalisé. Car le spectre du suicide hante tout notre modèle civilisationnel³, à l'ère d'un anthropocène en surchauffe climatique : c'est tout le culte dément de « la Croissance » qui creuse notre tombe environnementale, firmes et États conspirant assidûment à accélérer le développement du cancer capitaliste qui ravage notre grand corps malade planétaire – car le cancer se caractérise bel et bien par une croissance incontrôlée, illimitée, et donc suicidaire.

Certaines lectrices n'auraient sans doute pas complètement tort de voir, dans ce que son auteur lui-même reconnaît comme étant « un livre horrible », une humeur crépusculaire excessivement focalisée sur les violentes noirceurs de notre époque. Le joyeux animateur de Radio Alice aurait-il sombré dans la mélancolie, son âme et sa plume devenant d'autant plus noires que ses cheveux blanchissaient ? Est-ce un hasard si une certaine radicalité politique dépeint un monde, malheureusement trop réel, de menaces, de violences, de suicides et de destructions – là où d'autres sensibilités (moins nourries de testostérone ?) s'efforcent d'éclairer, dans le même monde, des émergences d'alternatives, des constructions de solidarités, des réinventions de communautés, des perspectives d'espairs ?

Si le livre de Franco Berardi peut donner (de loin) l'impression de succomber à un unilatéralisme catastrophiste, c'est sans doute parce qu'il ne fait miroiter aucune fausse promesse de solution, aucun mirage de retournement, aucune feuille de route pour sortir du tunnel. Il ne se donne ni cette prétention ni cette facilité, aujourd'hui largement illusoire et largement discréditées comme telles. Un autre essai italien récent, également sombre, *Stato di minorità* de Daniele Giglioli, s'astreint à regarder dans les yeux notre situation d'impuissance accompagnée de frustration et d'inhibition auto-destructrices, soulignant combien sonnent faux, dans le contexte actuel, les hymnes à « la joie » obstinément psalmodiés dans certaines sectes *new age* ou néospinozistes⁴. L'espoir nous fait certes vivre, mais l'injonction à concentrer nos regards sur les faibles lueurs de virtualités émergentes risque aussi de nous aveugler à la lourde avancée de réalités écrasantes.

Héros nous présente une radiographie sans concession, sans complaisance, voire sans nuance, de cet écrasement et de cet effondrement qui se réalisent dès maintenant au cœur en même temps qu'à l'horizon de nos évolutions sociales. L'intelligence propre de son analyse tient à sa radicalité, à sa capacité à déplier dans ses conséquences les plus extrêmes et les plus inquiétantes ce qui se trame aujourd'hui autour de nous, à travers nous, en nous. Comme les rayons X, sa lucidité décapante révèle notre squelette (une image de mort), en noir et blanc fortement contrasté (sans nuance de gris) – parce qu'identifier la maladie sociale de notre croissance cancéreuse est une condition indispensable à pouvoir la guérir ou l'éradiquer.

Un diagnostic explicatif

Cette maladie a un (double) nom : « sémiocapitalisme » ou « capitalisme absolu » (comme on parle de « monarchie absolue »). Loin de médicaliser un malaise social (comme on le fait en bourrant nos contemporains d'anti-dépresseurs, Ritaline et autres augmentateurs chimiques de performances), Franco Berardi socialise et politise des psychopathologies apparemment individuelles. Toute la macabre attention qu'il porte aux « tueurs fous » vise à lire leur folie dans le contexte socio-économique qui a conditionné sa naissance. En bonne hétérodoxie marxiste, sa démarche étiologique va chercher dans les déterminants économiques les facteurs producteurs – sinon déclenchants – des épidémies de suicides observées aux quatre coins de la planète. Dans l'histoire qu'il nous en raconte – puisque le grand conteur va chez lui de pair avec l'analyste

² Franco Berardi, « La fabrique de l'infélicité », disponible en ligne sur le site de la revue *Multitudes* <http://www.multitudes.net/La-fabrique-de-l-infelicite/>.

³ Voir aussi sur cette question le petit livre encore plus noir de Jean-Paul Galibert, *Suicide et sacrifice. Le mode de destruction hypercapitaliste*, Paris, Lignes, 2012.

⁴ Daniele Giglioli, *Stato di minorità*, Rome, Laterza, 2015.

implacable – il faut remonter à la fin des années 1970, voire même plus précisément à 1977, pour identifier l'émergence d'une « mutation anthropologique » certes venue de plus loin, mais qui s'est accélérée depuis cette date au point d'avoir contaminé la planète entière en quatre décennies.

Derrière l'incrimination habituelle du « néolibéralisme », qui n'est certes pas dépourvue de pertinence, Franco Berardi fait apparaître une reconfiguration à la fois plus large et plus précisément définie de nos formes de vie. Son analyse est moins en quête des « causes premières » que des modalités d'opération et de contagion qui caractérisent cette mutation. Au lieu de courir après sa queue dans le tourniquet de la poule et de l'œuf, il rend compte de boucles récursives qui s'emballent de façon non-linéaire (*positive feedback loops*), défiant notre rationalité commune toujours attachée à identifier des causes précédant linéairement leurs effets. La fin des années 1970 a vu se coaguler à la fois des innovations technologiques (en passe de numériser nos existences), des réorientations des discours politiques (conduisant aux contre-révolutions thatchérienne et reaganienne), des aspirations à une plus grande autonomie individuelle (issues des mouvements des années 1960), des réorganisations de l'économie (choc pétrolier) et de la finance mondiales (fin de Bretton Woods), des démocratisations de l'accès à certains savoirs (universitaires) et à certains biens de consommation, des nouveaux modes de gestion du travail (toyotisme et flux tendus) – sans que l'un de ces facteurs ne puisse être identifié comme « la » cause originelle de cette deuxième grande transformation, moins « post-industrielle » qu'« hyper-industrielle ». Qu'a donc produit l'emballlement de ces boucles à auto-renforcement positif, qui se manifestent aujourd'hui – à la surface de nos journaux télévisés – par les derniers exploits suicidaires du dernier tueur fou ?

La question de l'économie de l'attention, dont Franco Berardi a été avec Jonathan Crary l'un des premiers à saisir l'importance politique, offre un bon fil à tirer pour dévider cet écheveau. S'il a proposé le terme de « sémiocapitalisme » pour désigner le régime de pouvoir actuellement dominant à l'échelle planétaire, c'est – entre autres choses – pour souligner que la domination passe aujourd'hui par la production, la collecte et le traitement algorithmique de signes (*semeia*) qui tout à la fois attirent, stimulent, nourrissent, mouchardent, distraient, activent et captivent notre attention, en la soumettant à la quête de profit des détenteurs de capital financier. La circulation de ces signes – qu'ils relèvent de la finance, du management, du marketing, des politiques électorales ou du spectacle – a si intimement pénétré nos sphères de vie et de communication qu'il est devenu impossible d'identifier une « économie réelle » distincte de l'emballlement affolé et affolant de notre fascination collective pour le fétiche de la « Croissance » (ce signifiant-maître de nos rituels suicidaires). Cette machine à recombinaison des signes qu'est le sémiocapitalisme accapare de plus en plus étroitement nos activités mentales individuelles et collectives, imposant aux salariés comme aux entrepreneurs-de-soi un chantage à la productivité qui nous emporte toutes et tous dans une spirale de précarisation apparemment sans fond.

Comme Franco Berardi le montre avec une clarté exemplaire, ce que le sémiocapitalisme recombine de façon fractale à l'extérieur comme à l'intérieur de nous, ce sont, en dernière analyse, des « paquets de temps » que nous prenons l'habitude de vendre au plus offrant, c'est-à-dire aux détenteurs de capital – lesquels peuvent parfois être nous-mêmes, par la cruelle ironie des fonds de pension conduisant le moi-futur-retraité à précariser le moi-travailleur au nom d'éventuels profits futurs. Le mouvement initié par le salariat industriel se parachève dans « l'ubérisation » progressive de tous les services : en trois siècles, les humains ont construit un gigantesque appareil de capture qui achève de les exproprier de leur temps propre, pour les jeter dans une concurrence généralisée et ubiquitaire où le temps d'attention peut se vendre sous une forme pleinement dépersonnalisée – au fur et à mesure que les « individus » du libéralisme se dissolvent dans les « profils » de la gouvernamentalité algorithmique et dans les flux électro-chimiques de la neuroplasticité.

Les trajectoires des « tueurs fous » autopsiés par ce livre ne font qu'incarner dans leur aberration cette folie dépersonnalisante d'un sémiocapitalisme devenu « absolutiste », en ce sens que plus rien ne semble en mesure de limiter l'auto-exploitation suicidaire à laquelle nous nous soumettons (nous-mêmes et les uns les autres) à travers lui. La toujours plus éphémère et fragile fixation des valeurs relève d'une roulette russe où les promesses de « Croissance » financiarisée, brandies par des politiciens terrifiés par le Père Fouettard du « chômage », pèsent plus lourd que le

saccage climatique de la planète que nous léguerons aux générations à venir. Les jeunes hommes arrosant de mitraille l'école de leur quartier illustrent avec une terrible acuité le délire absolutiste d'un sémiocapitalisme sacrifiant l'avenir de l'humanité aux performances boursières ou électorales des six prochains mois.

Une alternative au repli identitaire

À l'impitoyable dissolution des valeurs opérée par le sémiocapitalisme, de larges pans de nos sociétés répondent par des postures de replis identitaires : repli sur des nostalgies racistes pour les populismes de droite ; repli sur des nostalgies ouvriéro-nationalistes pour les populismes de gauche ; repli sur des intégrismes religieux pour certaines majorités silencieuses des pays riches comme pour certaines minorités rebelles exposées aux injustices néo-coloniales. L'un des principaux mérites du livre de Franco Berardi est de proposer un cadre d'analyse permettant de comprendre à la fois ce qui motive de tels replis identitaires, décrits comme des réactions à l'insoutenable absolutisme du sémiocapitalisme, et ce qui les fourvoie dans des impasses tout aussi suicidaires.

Contrairement à ce qui sous-tend la majorité des discours bien pensants, il n'y a pas à choisir entre l'insécurité de la modernité néolibérale et les régressions vers les fausses sécurités du passé – choix étriqué qui nous condamne à préférer la peste au choléra. Le retour des intégrismes va strictement de pair avec les progrès de l'absolutisme sémiocapitaliste : les premiers viennent naturellement étayer la précarité existentielle creusée par le second. La finance toute-puissante exacerbe un discrédit généralisé de toutes les valeurs sociales, que ne peut venir surcompenser qu'une référence transcendante à des identités figées, donc mortifères. Le cercle vicieux que décrit bien le livre entre sémiocapitalisme financier, déterritorialisation, précarisation et reterritorialisation identitaire à tendances fascisantes culmine dans l'absurdité tragique qui voit nos populations se cliver autour de marqueurs comme le port d'un voile ou les guerres picrocholines opposant les sectaires du vin et saucisson contre les zélés de la viande halal. Anti-sémitisme et islamophobie, intégrismes religieux et fondamentalismes laïcistes apparaissent comme les sous-produits d'une même régression, qui cherche à apporter une réponse identitaire à l'expropriation de nos personnes imposée par la fuite en avant d'un sémiocapitalisme vidant tous les signes de leur puissance d'authentification.

La véritable alternative n'est donc pas à chercher dans le choix entre être ou ne pas être Charlie, mais dans le dépassement des formes de subjectivations actuellement dominantes et de leur enfermement dans l'oscillation calamiteuse entre précarisation dépressive et exaltation identitaire. Car tel est bien l'argument central autour duquel tourne tout l'ouvrage : notre impasse actuelle – qui est avant tout celle des forces traditionnellement assimilées à « la gauche » (de la gauche) – tient à nos difficultés à frayer de nouvelles voies (massives) de subjectivation émancipatrices. Là où les alternatives existantes nous condamnent à choisir entre la peste capitaliste et les choléras identitaires, l'impératif est de dégager des lignes de fuite qui dilatent notre humanité nécessairement plurielle et pluraliste, au lieu de la resserrer frileusement et de la mutiler autoritairement.

Ce livre qui pose des questions urgentes sans prétendre y apporter de solutions toutes faites indique peut-être par sa forme même où est à chercher une réelle alternative « de gauche » à la complémentarité mortifère unissant les deux formes de suicide qui hantent notre époque : prenant le contre-pied des réponses trop sûres d'elles-mêmes – qu'elles prônent la fuite en avant vers une « Croissance » financiarisée toujours plus destructrice de nos environnements naturels et sociaux, ou qu'elles en appellent au retour en arrière vers les identités sécurisantes du passé – il cultive un esprit d'enquête réflexive, à la fois radicalement critique et profondément généreux, qui fait de « l'intellectuel de gauche » un chercheur (plutôt qu'un « expert »), engagé principalement dans la quête de *meilleures modalités de médiation* (plus que de préconisations livrées clés en main).

Un paragramme médiactiviste (plutôt qu'un programme politique)

Quarante ans après le lancement de Radio Alice, Franco Berardi reste une figure de proue de la gauche radicale internationale parce qu'il sait placer les questions de media au cœur de ses

réflexions et de ses combats⁵. Les tueurs dont il dissèque les frustrations, les espoirs et les illusions sont, avant toute autre chose, des produits d'un système mass-médiatique qui réduit la valeur de tout ce qui existe à la quantité de visibilité et d'attention qu'il parvient à attirer sur lui⁶. *Televideor ergo sum* : mieux vaut quelques heures de célébrité télévisée (fût-elle posthume et haineuse) qu'une longue vie d'anonymité frustrée. Ne pas se rendre visible dans l'éblouissement du spectacle mass-médiatique, c'est ne pas exister : les feux de la mitraille et les balles de la police ne sont qu'un tremplin (particulièrement efficace) pour sauter sous les feux de la rampe. Ceux que nous disqualifions du titre de « tueurs fous » et de « terroristes » sont en réalité ceux qui ont le mieux et le plus pragmatiquement compris les dynamiques et les enjeux de la valeur-visibilité au sein d'une économie financiarisée dont la ressource dominante est devenue l'attention – une attention collective, drainée par nos envoûtements médiatiques.

C'est bien en termes de dispositifs médiatiques que Franco Berardi nous invite à interpréter le destin de ces « héros » – qu'il dépeint comme les hérauts de dynamiques communicationnelles auto-destructrices. Contrairement aux clichés superficiels, ce ne sont pas les jeux vidéo (ni la violence de leur contenu) qui sont à incriminer pour le passage à l'acte de ces héros suicidaires que Hito Steyerl décrit comme des « damnés de l'écran », réduits à l'état d'« images et rien que des images »⁷. Ces « tueurs fous », par contraste avec les fous non-tueurs que sont encore la majorité d'entre nous, se caractérisent bien davantage par le faible nombre d'heures d'attention humaine qu'ils ont reçue en interaction personnelle et présenteielle : le problème ne réside pas tant dans le scénario ou le contenu des jeux vidéo, des émissions télévisées, des sites internet ou des MOOCs vers lesquels nous dirigeons toujours plus de notre temps d'attention, pas plus que dans les écrans, *joysticks*, ordinateurs ou *smartphones* eux-mêmes, mais bien davantage dans les pratiques qu'ils oblitèrent – comme la conversation en face à face ou la marche en côte à côte – pratiques co-présentielles qui restent nécessaires à ce que le déploiement de l'ADN humain engendre des subjectivités socialisées (plutôt que des bombes à retardement).

Les modélisations cybernétiques de nos « sociétés de l'information » et autres « économies de la connaissance » ignorent tragiquement que les subjectivités humaines se nourrissent de signification (bien plus que d'information), qu'elles s'abreuvent de partages affectifs (davantage que d'évaluations), et que nous avons bien plus besoin d'être attentionnés les uns envers les autres qu'« attentifs ensemble » aux tueurs fous que notre inattention affective fait éclore parmi nous. La supériorité des marxistes italiens tient peut-être à leur plus vive sensibilité à cette nécessaire (et toujours un peu anarchisante) « charnalité » affective de nos subjectivités – là où leurs voisins français, irrémédiablement cartésiens, préfèrent faire confiance aux lois, aux réglementations et aux États. Si Franco Berardi a pu intituler l'un de ses meilleurs livres récents *L'âme au travail*⁸, si Toni Negri aime se référer à Saint François d'Assise, si Giorgio Agamben ou Paolo Virno vont puiser dans la théologie médiévale des concepts-clés de leurs analyses du contemporain, c'est peut-être que – bien loin de toute revendication identitaire des « racines chrétiennes » de l'Europe – les sensibilités et les pratiques affectives développées par le christianisme leur ont appris à identifier des modes de subjectivation nourrisseurs d'« âme », au-delà ou en-deçà de ce que l'intégrisme laïciste veut réduire au statut dépersonnalisé d'« esprit » ou (pire encore !) d'« intellect ».

Grandir en communiquant plus souvent avec des machines qu'avec d'autres subjectivités humaines, voir notre langage colonisé par le cancer des logiques consuméristes, sentir notre créativité, notre expressivité et notre affectivité soumises au service aberrant de la spéculation financière : voilà bien les conditions d'une maladie sociale de l'âme (individuelle et collective) – par-delà toutes les « raisons » dont l'esprit de calcul peut se servir pour rationaliser cette démence ubiquitaire. Or si l'âme est « mise au travail » par la dynamique sémiocapitaliste – au double sens de « contrainte au labeur » et de « soumise à la torture » (selon l'étymologie du *tripalium*) – cela passe, de plus en plus intimement, par des dispositifs médiatiques dont il est urgent de mieux comprendre

⁵ Voir Franco Berardi, « Média-activisme revisité » in *Multitudes* n° 51 (2012), p. 65-73.

⁶ Voir à ce propos l'important ouvrage de Nathalie Heinich, *De la visibilité*, Paris, Gallimard, 2011.

⁷ Hito Steyerl, *The Wretched of the Screen*, Berlin, Sternberg Press, 2012, p. 49.

⁸ Franco 'Bifo' Berardi, *The Soul at Work*, Los Angeles, Semiotext(e), 2011.

les propriétés. Les stations de radio peuvent devenir des ferments d'organisation révolutionnaires (Radio Alice à Bologne) comme des vecteurs de poison identitaire génocidaire (la Radio des Mille Collines au Rwanda). Les films peuvent conforter le soin de l'âme (*Bird People* de Pascale Ferrand), comme le culte individualiste des héros tueurs (*American Sniper* de Clint Eastwood). Les réseaux sociaux peuvent favoriser des mobilisations quasiment instantanées, comme nous emprisonner dans des bulles informationnelles.

Les media, vecteurs matériels de l'âme, ne sont ni innocents ni nécessairement aliénants ; ils ne sont ni transparents ni fatalement fourvoyants : le fait est qu'ils règnent au cœur de nos âmes – non tant *partout* qu'*entre* tout – et prendre acte de leur présence ubiquitaire ainsi que de leurs effets différenciés est le premier devoir de toute analyse sociopolitique digne de ce nom. C'est sans doute parce qu'il est le fruit d'un demi-siècle de médiactivisme réflexif⁹ – animé et animant, inspiré et inspirant – que ce livre est aussi riche, aussi lucide, aussi incisif et aussi éclairant.

Le prochain combat, annoncent les dernières pages, sera celui de la *neuroplasticité*. Que celle-ci soit chimique (neurotransmetteurs), électrique (implants) ou génétique (reséquençage sélectif), elle dessine un horizon où nos médiations techno-socio-symboliques s'appliqueront directement – im-médiatement – depuis les programmations machiniques vers les états du système neuronal. Il est indifférent, parce que strictement équivalent, d'y voir un triomphe ultime des media ou leur abolition comme tels. Le mérite d'une telle perspective est de nous aider à comprendre que nos livres, spectacles, films, séries télévisées, moteurs de recherche, *tweets* et autres *likes* constituent déjà (et depuis des siècles) des facteurs de neuroplasticité – et que, comme le soulignait Gilles Deleuze relisant Henri Bergson, tout ce que nous pouvons nous reconnaître d'intelligence ou d'âme tient dans le fragile « écart » qui sépare les stimuli de leurs réponses. Préserver, cultiver et augmenter les marges de liberté rendues possibles par de tels écarts – telle est sans doute une fonction première d'un intellectuel de gauche, tel que Franco Berardi peut en illustrer la figure. Ici aussi, la tâche politique s'identifie avec l'âme du travail médiactiviste : rendre au *medium* (à la fois intermédiaire technique, médiateur social et milieu environnemental) la part d'activité qui est la sienne lorsqu'il agit comme médiation *entre* nous, indissociable de la composition collective de ce « nous » – contre les discours de droite, identitaires comme néolibéraux, qui mettent au contraire l'accent sur des individus illusoirement isolés de l'influence dudit *medium* commun.

Le titre du livre contient peut-être son message le plus profond : les horreurs qu'il décrit sont perpétrées par des quidams cherchant si désespérément à devenir quelqu'un qu'ils tuent n'importe qui, sous l'emprise d'un individualisme tellement exacerbé qu'il identifie « l'héroïsme » mass-médiatique au massacre du commun des mortels. Ce livre n'est si « horrible » que parce qu'il explore la face obscure et symétrique du principe que Bifo et ses amis de la revue *A/traverso* aimaient à répéter dans les années 1970 : « la pratique du bonheur est subversive quand elle est collective ». Commencé avec la chanson *Heroes* de David Bowie, le texte pourrait se conclure avec celle de Tina Turner : *We Don't Need Another Hero*. L'héroïsme individualiste des stars hollywoodiennes, des athlètes amphétaminés, des chevaliers d'industrie, des pionniers de *startups*, des génies de la finance, bref de tous ceux que le spectacle médiatique fait sortir du lot commun et briller comme les « gagnants » de la compétition darwiniste – cet héroïsme-là est mortifère parce qu'il arrache le héros du terreau commun qui seul peut nourrir une véritable « réussite ». De ce genre-là de héros, nous n'avons certainement pas besoin.

Aussi Franco Berardi opère-t-il un geste final parfaitement cohérent avec le message porté par son ouvrage lorsqu'il nous invite, à la dernière page, à « ne pas le prendre trop au sérieux », ni lui, ni ses prémonitions catastrophistes, ni ses préconisations éthico-politiques. Comment se soustraire

⁹ « Le médiactivisme ne propose pas un usage alternatif des médias au sens du contenu : il s'agit plutôt de court-circuiter le médium au niveau de sa structure, dans son système de fonctionnement linguistique, technologique, de s'attaquer aux agencements, aux interfaces, de réagencer et de refinaliser le dispositif, et pas seulement le contenu qu'il produit. [...] Il ne s'agit pas de réagir à la force du pouvoir en lui opposant une force égale, contenus contre contenus. Il s'agit au contraire d'introduire dans les interstices de la communication sociale des facteurs de déviation, d'ironie, de décloisonnement, il s'agit de trouver des lignes de fuite capables de faire « délirer » le flux dominant et de faire émerger l'obscur, ce qui reste en dehors de la scène. » (Franco Berardi, « Les radios libres et l'émergence d'une sensibilité post-médiatique », *Multitudes* n° 21 (2006), p. 18-19.

plus clairement à ce qui peut rester d'héroïque dans la figure (indécrottablement individualiste) de l'auteur, du penseur, de l'intellectuel ? En effet, on cherchera en vain un « programme politique » dans les pages qui suivent. Non qu'un tel besoin ne se fasse pas sentir, mais le propos est ici différent.

Loin d'écrire par avance (pro-grammer) un logiciel censé déclencher et tracer nos comportements (révolutionnaires?) à venir, Franco Berardi a produit un *para-gramme* : une écriture par écart qui se situe volontairement « à côté » de ce qu'on attend du discours politique – pour mieux l'accompagner, le tarauder, le déranger, le « chaoïder », le dérouter, le décaler, le relancer et le réorienter. Ce paragramme présente la remarquable propriété d'activer le médium qu'il met en circulation ainsi que, espérons-le, le milieu qu'il traverse. En spécimen exemplaire de médiactivisme, ce livre se conclut sur l'injonction paradoxale « Ne (me) croyez pas ! », injonction qui sape admirablement l'héroïsme dont il déboulonne le fantasme : cet humoristique suicide du maître-à-penser nous invite très naturellement à nous mettre à penser (un peu moins suicidairement).